La Sécurité des Rues pendant la Nuit

LE DEVOIR DES CONSEILLERS MUNICIPAUX

Bien souvent, le public parisien tempête contre les Allumeurs de gaz, les rendant responsables de l'allumage tardif et surtout de l'extinction prématurée des voies publiques de la Ville de Paris, aussi il est utile de le renseigner.

Si le public savait que l'horaire d'allumage et d'extinction est encore régi par un arrêté de M. le préfet Haussmann, en date du 20 octobre 1864, et si depuis ce temps le nombre des appareils d'éclairage au gaz a augmenté, l'éclairage des rues après minuit n'a pas été amélioré depuis cette époque, puisque sur 59.000 appareils, 15.000 sont éteints à minuit, alors qu'il devrait en être tout autrement puisque la fermeture des boutiques, privant la voie publique de leurs rayons, contribue à rendre dangereuse la circulation parisienne.

On pourrait croire que cette amélioration demande un énorme sacrifice à nos édiles pour assurer la vie des nombreux habitants de la Ville-Lumière, car nombreux sont ceux qui sont obligés de parcourir en pleine obscurité les rues de la capitale pour se rendre à leur travail. Surtout pendant les mois d'hiver, la circulation est tellement dangereuse que le préfet de police a reconnu en plein Conseil municipal qu'il avait été plusieurs fois surpris de cette situation, qui ne peut s'expliquer que pour une campagne mais non pour une ville comme Paris.

Il est à constater (et notre rôle d'éteigneurs nous a permis de le constater) que bien des méfaits étaient accomplis grâce à ce manque de clarté.

La tentative de vol qui fut essayée au Musée du Louvre, il y a quelques mois, eut pour théâtre juste l'endroit où un appareil dit variable (c'est-à-dire éteint à minuit) existait.

Combien d'attaques nocturnes sont accomplies également par cette complicité, ce manque de prévoyance de nos conseillers municipaux.

Et, sous ce rapport, Paris est en retard sur bien des villes de second ordre qui, depuis longtemps, ont supprimé cette extinction si dangereuse, et dire que pour une bagatelle de cent à deux cent mille francs, selon les combinaisons, cela pourrait disparaître.

Si nous demandons cette amélioration, ce n'est pas une question corporative puisque cela ne créera pas ni n'augmentera notre travail ni notre salaire, mais nous sommes aussi habitants de Paris et électeurs, et nous avons le droit, le devoir d'expliquer toutes ces questions au public parisien pour assurer notre vie et celle de notre famille.

Aussi je me réserve de donner tous les renseignements nécessaires à messieurs les conseillers municipaux à la réunion spéciale qui aura lieu à la Bourse du travail, 3, rue du Château-d'Eau, le Mercredi 6 octobre, à 8 heures et demie du soir, devant tout le public parisien.

Il faudra bien que l'on dise si l'on préfère sacrifier les existences humaines pour économiser quelques billets de mille francs, alors que bien d'autres dépenses inutiles sont faites.

Habitants de Paris, venez dire à vos conseillers ce qu'ils doivent faire. Tous à la réunion.

EM. PASSENAUD,
Secrétaire général de la Chambre syndicale des Allumeurs de gaz de Paris et banlieue.

CARNET MILITAIRE

Au 40e d'Infanterie

LE TERRIBLE SIMONI

La 30e division d'infanterie du 15e corps d'armée a terminé récemment ses manœuvres dans la région située entre Avignon et Nîmes.

Dans une assez longue correspondance que nous adressent des soldats du 40e d'infanterie, nous relevons quelques détails bons à noter.

Le dimanche 5 septembre, des troupes manœuvrèrent dans le Gard, près d'Aramon. Au repas de midi pris à la grand-halte, le frichti consista en un petit bout de « bidoche » cuite la veille et promenée toute la journée au grand soleil dans les gamelles posées sur les sacs ; deux pommes de terre, du pain rassis. Un noblaillon, qui est le maire de l'endroit, refusa, à cause de la fête votive de recevoir les soldats. On campa aux portes de la ville et on dormit à l'auberge de la Belle-Etoile.

Le lendemain, après une journée dure, où la pitance fut maigre, les fontaines de la ville ayant été consignées à la troupe, les hommes durent se débarbouiller dans l'eau sale et savonneuse du lavoir.

Deux compagnies, la 3e et la 4e, furent envoyées à six heures du soir aux avants-postes, sous une pluie torrentielle qui dura toute la nuit. Pas de paille pour les grand-gardes, qui couchèrent sur la terre détrempée, sous la tente, avec le sac pour oreiller. C'est miracle que les hommes ne se soient pas mutinés. Les officiers, eux, bien entendu, ont eu toujours bon souper, bon gîte... et le reste, si le cœur leur en disait.

Marquons d'une croix noire le nom du commandant Simoni, du 1er bataillon, un farouche guerrier qui, se croyant en temps de guerre, révélait dans ses ronchonnades et ses sévices un véritable tempérament de fauve lâché sur un troupeau. Des réservistes avaient enfreint la défense de fumer pendant une marche de nuit. Cette peccadille valait une réprimande. Elle fut punie de huit jours de prison. Quelle brutalité stupide !

Est-ce qu'on ne pourrait pas renvoyer en Afrique ce terrible loufoque que tous les hommes ont en horreur ?

Le docteur Marche-ou-Crève

Le docteur W..., médecin en chef au 36e de ligne, est taillé sur le même modèle.

Certain jour, le régiment manœuvrait aux abords du village d'Escoville, près de Caen. Un homme était couché sur un talus. Le docteur Postinat, de Caen, médecin de réserve, l'avait jugé assez malade pour le faire monter dans une voiture d'ambulance dont on attendait l'arrivée.

Survient le médecin-major à cheval. Il crie : « Que cet homme-là foute le camp ! Qu'il foute le camp, tonnerre de Dieu, ou qu'on lui colle huit jours de prison ! »

L'homme répond qu'il ne peut aller plus loin et réclame un peu de quinine pour calmer sa fièvre.

Et le morticole militaire de gueuler, cette fois : « Ah ! il ne veut pas foutre le camp ! Eh bien, qu'on lui lise l'article de son livret sur le refus d'obéissance. Et s'il ne marche pas, on le fera passer au *tourniquet* ».

Le malade s'en va en pleurant, d'un pied traînard, sans avoir été visité.

Ce n'est pas sans de bonnes raisons que ce médecin-major a été gratifié du sobriquet de *Marche-ou-Crève*.

Hors de France

La crise hongroise. Dans la conférence tenue avant-hier par le parti de l'indépendance, le président Justh a déclaré que la Chambre des Députés pourrait s'occuper pendant neuf jours environ des affaires intérieures, sans toucher à la discussion de la crise, mais qu'il ne pourrait admettre un plus long ajournement.

Comme la crise, à proprement parler, dure depuis le 26 avril, le parlement ne peut se condamner lui-même à la stérilité.

La conférence a accepté le programme des travaux parlementaires de la Chambre des députés pour les huit jours qui vont suivre.

— **Oh ! Oh ! c'est une duchesse.** On annonce que l'empereur François-Joseph a élevé au rang de duchesse la comtesse Sophie Chotek, princesse de Hohenberg, femme de l'archiduc héritier François-Ferdinand.

Mazette !

Les Espagnols au Maroc

L'INFANT ERRANT

Voilà qui avance les affaires.

Hier matin est arrivé à Melilla le navire ayant à bord l'infant Don Carlos de Bourbon, qui commandera la brigade de cavalerie dont l'entrée en campagne aura lieu prochainement. L'infant a débarqué à 7 h. 35 du matin et a été reçu par le général en chef du corps d'opérations et par le général Arizon.

Seulement, on confirme de Selouan à l'*Imparcial* que la harka a été considérablement renforcée ; par suite de l'arrivée des contingents des Beni-Burriaguel et de Tazza, le nombre des combattants s'élèverait à 10.000.

Et puis, les Maures construisent des retranchements sur les hauteurs d'Attaten et de Segangan, points stratégiques d'une grande importance.

Il nous semble que cet infant aura fort à faire. Il a du pain sur la planche.

L. R.

LES DEPECHES OFFICIELLES ET RIDICULES

Oudjda, 4 octobre. — Les tribus des environs de Selouan et de la Moulouya font descendre vers le Sud leurs familles et leurs troupeaux.

Les guerriers demeurent.

Des renseignements de source indigène indiquent que la guerre sainte est prêchée, sur tous les marchés, contre les Espagnols. Le caïd M'Talsi est l'âme du mouvement ; il déclare que d'importantes tribus des Beni-Branes, des Beni-Burriaguel et des Beni-Touzil vont envoyer des renforts importants à la harka.

Melilla, 4 octobre. (Source espagnole). — La région des Très Forcas est pacifiée ; les Maures, comprenant l'inutilité de la lutte, oubliant leur antagonisme et fraternisent avec les soldats espagnols, ne désirant plus que vendre avantageusement leurs produits.

A Selouan, la tranquillité règne.

Des compagnies ont pu revenir de Sidi Musa et de la Restinga à Melilla sans être attaquées.

Près de Penon de la Gomera, les Maures du Mont Gomerano ont tiré sur la canonnière *Concha* qui, par son feu, les a obligés à fuir. Quand la canonnière s'est retirée, les Maures du Mont Morabito ont tiré contre la place dont ils s'étaient approchés en arborant un drapeau blanc ; la place les a réduits au silence.

Grande Marque "VILLE de PARIS"
ENCRES MIETTE
SUPÉRIEURES

LES DÉBRIS DE PARIS

Un métier à ne pas apprendre. - Le travail de forçats au fond des fosses. - L'asphyxie à dix sous l'heure. - D'heureux chiens.

Le « boueux » qui, sous nos fenêtres, enleva ce matin la « poubelle » pour la vider sur son tombereau, poussa un soupir en y trouvant des cendres, les premières de l'hiver.

— Voilà, dit-il, qui est mauvais pour les copains des usines, ça les gratifie d'une sacrée poussière dont ils se passeraient bien !

Et comme il nous voyait une figure tout étonnée :

— Est-ce que vous vous imaginez que toute cette marchandise-là, ces centaines de mille de kilogs de débris que Paris dépose aux bords de ses trottoirs chaque matin, montent au ciel miraculeusement, par l'opération du Saint-Esprit ? Il faut qu'on brasse cette montagne de... balayures, qu'on la retourne, qu'on la tripote, qu'on la broie, qu'on la brûle et je vous garantis que c'est un fichu métier ! Les copains qui le font prennent quelque chose. Vous devriez aller les voir.

Il dit, fit « han » pour enlever la poubelle qu'à bout de bras il porta sur sa tête et l'un de ses camarades, juché sur le tombereau, s'en saisit pour la vider.

La-dessus, l'énorme chariot s'ébranla en grinçant bruyamment et nous le suivîmes pour aller voir « les copains qui prennent quelque chose dans les usines ».

Un travail qui manque de charme

Déclarons tout de suite que notre boueux disait vrai. Ah ! bon Dieu ! le sacré métier que celui des ouvriers dont le labeur consiste à traiter la moisson de gadoue que produisent tous les matins les rues de Paris !

Cette moisson est dirigée vers les usines de Vitry, Romainville, Saint-Ouen, Issy-les-Moulineaux. Les chariots, pleins à s'effondrer, arrivent vers dix heures. Chaque usine en reçoit cent quatre-vingts à deux cents ; on les renverse dans des fosses longues et étroites qui ressemblent à des tombes gigantesques : des fosses communes pour une armée, un soir de bataille.

Vêtus de haillons, protégés tant bien que mal par d'informes lambeaux de cuir, armés de fourches, des ouvriers attendent, au fond du trou, l'averse infecte. Ils la reçoivent sur le corps, sur la tête, sur les mains. Ils disparaissent dans la poussière qu'elle dégage. Et ceux qui débutent manquent de s'évanouir sous l'odeur qu'elle exhale. Ah ! cette odeur, faite de toutes les mauvaises odeurs de Paris, cette odeur qui vous prend à la gorge et vous asphyxie, nous n'essaierons pas de la décrire, parce qu'elle est indescriptible.

Dix heures durant, les ouvriers la subissent, l'aspirent, l'avalent. Ils se jettent sur « la matière » pour en retirer tous les objets très solides susceptibles de contrarier l'action des broyeurs : verre, vieilles gamelles, boîtes métalliques, etc., etc., l'extraordinaire variété « d'articles » dont Paris se débarrasse chaque matin et qui va du singe empaillé à la seringue hors d'usage. Ainsi triée, dans un espace bien trop réduit pour que les hommes puissent se ranger quand une nouvelle voiture vient se dégorger près d'eux, la gadoue est acheminée le long d'un tapis roulant vers des élévateurs qui la portent aux broyeurs. Là, dans un grand bruit, dans une grande poussière et dans une grande puanteur, des cylindres la pulvérisent et la déversent, sous forme de déchet grisâtre, dans des wagons qui s'alignent par rames entières, prêts à l'emporter vers la Beauce ou les Flandres. Car les débris de Paris sont devenus « engrais complets » et les cultivateurs les paient bon prix.

Le surplus de la « production », ce qui n'est pas acheté, est détruit, car vous pensez bien qu'on ne s'amuse pas à emmagasiner l'engrais dont la provision va chaque matin se renouvelant. On brûle donc l'excédent dans des fours crématoires — c'est bien ainsi que les constructeurs les dénomment. La combustion est activée par une soufflerie puissante. A la gueule des fours, à peine vêtu, armé d'une sorte de ringard de 4 mètres de long, se tient un chauffeur qui remue la fournaise et en arrache, toutes les cinq minutes, une brouettée de scories que des manœuvres vont vider. Les chauffeurs sont cuits à la flamme ; ils n'ont plus ni cils, ni sourcils, ni moustaches : tout cela est carbonisé.

Sur les fours, se tiennent des hommes dont le rôle est de surveiller et de faciliter le dégorgement des élévateurs dans les brasiers. Ceux-là travaillent tout le temps enveloppés d'une fumée noire. Ils ressemblent à des sorciers forgerons.

Vous représentez-vous la situation de ces ouvriers, les jours, notamment, où donne le soleil, quand la pestilence des matières triturées, irritée par la chaleur atmosphérique, se fait plus violente ?

D'insuffisants salaires

Les ouvriers de ces usines, à vivre sans relâche dans le milieu le plus infecté qu'il soit possible d'imaginer, contractent tous des maladies des bronches. Les plus légers des accidents du travail prennent chez eux, rapidement, des proportions graves : il arrive chaque jour que les hommes des fosses soient piqués, au cours de leur besogne, par un tesson de bouteille, par une épingle, par un fond éventré de casserole. L'enflure aussitôt se déclare, l'homme est immobilisé.

Combien reçoivent ces ouvriers pour un travail insalubre, exténuant, répugnant ? *Cinquante centimes par heure.* Déduisez d'un tel salaire les nombreuses journées de maladie non payées et vous verrez ce qui reste aux travailleurs pour se nourrir solidement, comme il est nécessaire quand on exécute de pareilles tâches, pour prendre les soins de propreté minutieuse qu'elles exigent impérieusement.

La compagnie qui exploite trois de ces usines reçoit de la Ville de Paris une subvention annuelle de *trois cent soixante-cinq mille francs*, soit mille francs par jour. Et les engrais se vendent... comme du pain. Les salaires, exagérément bas des ouvriers, ne pourraient-ils être augmentés ?

***

Comme nous quittions l'établissement, en pleine après-midi, des tombereaux arrivaient encore. C'étaient ceux qui avaient recueilli les débris des marchés.

Dans les fosses, les fourches des ouvriers brillaient par moment, hautes sur les têtes. Et parmi elles, une forte tribu de jeunes chiffonniers glanaient, en vertu de leur antique privilège. Un convoi de petites voitures attendaient leur charge, cul par terre, bras au ciel. Et de nombreux chiens pelés erraient. C'étaient les chiens des chiffonniers, bêtes douces, polies, remplies de bienveillance, mais tristes inconsolablement. Car elles sont couvertes de puces, on s'en aperçoit bien quand on commet l'imprudence de les approcher.

Pourtant, ces chiens sont les plus heureux des êtres qui s'agitent là, puisque les odeurs, apparemment, ne les incommodent pas, qu'ils ne sont pas tenus de travailler dans les fosses et que leur soupe du lendemain est assurée cependant.

Encore une preuve que tout est relatif...

L.-M. BONNEFF.

La Coupe Aéronautique Gordon-Bennett

LES PREMIERS ATTERRISSAGES

On commence à avoir des nouvelles des concurrents de la Coupe aéronautique Gordon-Bennett.

Les premières descentes se sont effectuées après vingt-quatre heures de voyage, presque toujours sous des averses de pluie ou par des tourmentes de neige, dans des régions très accidentées.

Le gros lot des concurrents continue sa route vers l'est-nord-est, vers la Russie. On prévoit la possibilité pour certains aéronats de rester dans l'air 36, 44 ou 50 heures, peut-être si ces prédictions se réalisaient les records seront-ils battus. Voici la liste des premiers atterrissages :

Le *Condor*, 2.200 mc. (France), piloté par M. Emile Dubonnet, aide M. Pierre Dupont, a atterri lundi après-midi, à 3 h. 30, à Neudorf-Reichenbach (Silésie prussienne), au sud de Breslau. 700 kilomètres environ.

L'*Utopie*, 2.200 mc. (Belgique), piloté par M. L. Brouckère, aide M. H. Hansen, a atterri lundi matin, à 11 h. 30, en face des Karpathes. La dépêche ne précise pas le lieu de l'atterrissage ; il est impossible dans ces conditions d'évaluer la distance parcourue par ce ballon.

L'Albatros, 2.200 mc. (Italie), piloté par M. G. Piacenza, aide M. E. Bellia, a atterri lundi à midi, à Bialaque (Bohême). 650 kilomètres environ.

Le *Dusseldorf II*, 2.200 mc. (Allemagne), piloté par M. H. von Abercron, aide M. von Fassmann, a atterri lundi, à 2 h. 25, à 29 kilomètres de Reichenbach (Silésie prussienne). Distance, 700 kilomètres environ.

L'*Austria*, 2.200 mc. (Autriche), piloté par le docteur A. Schlein, aide docteur Siegmundt, a atterri lundi matin, à 8 h. 25, près de Neustady (Silésie prussienne). 680 kilomètres environ.

La *Picardie*, 2.200 mc. (France), piloté par M. Maurice Bienaimé, aide M. Jean de Francia, a atterri lundi, dans l'arrondissement de Neustadtp (Silésie prussienne). 750 kilomètres environ.

Le *Jesus-Buro*, 2.200 mc. (Belgique), piloté par M. Vlemincx, aide M. H. Fiez, a atterri lundi matin, à 7 heures, à Hofsteten, près de Linz (Haute-Autriche). 460 kilomètres environ.

Le *Planet*, 2.200 mc. (Angleterre), piloté par M. F. Mac Clean, aide M. Mortimer Singer, a atterri lundi matin, à 10 h. 27, à Rinenin, près de Kopidlno (Bohême). 550 kilomètres environ.

L'*Helvetia*, 2.200 mc. (Suisse), piloté par le colonel Schaeck, aide M. P. Armsbruster, a atterri lundi, à midi 45, à Strelitz, arrondissement d'Oeh (Silésie). 820 kilomètres environ.

Le *Zixa*, 2.200 mc. (Italie), piloté par M. C. Frassinette, aide M. Cabianchi, a atterri lundi soir, à 6 heures, à Nemojan, district de Wischau (Moravie). 650 kilomètres environ.

Le *Berlin*, 2.300 mc. (Allemagne), piloté par M. Broeckelkelman, aide le docteur Kempken, a atterri lundi, à 2 h. 45, à Nesselsdorf (Moravie). 670 kilomètres environ.

La *Ville-de-Bruxelles*, 2.200 mc. (Belgique), piloté par M. G. Geerts, a atterri lundi matin, à 11 heures, près d'Huehnerwasser, en Bohême.

Enfin, l'aéronaute sur lequel les Français avaient placé leurs espoirs, Abel Leblanc, qui pilotait l'*Ile de France*, a atterri lundi, à deux heures et demie de l'après-midi, à Zarzriva, près de Alto-Hubin (Hongrie).

Il reste donc encore cinq ballons dont on a encore aucune nouvelle. Peut-être ont-ils atterri loin de tout centre important, et c'est peut-être là la cause du retard dans l'arrivée des dépêches, à moins que les sujets du tsar n'aient pris les ballons pour des êtres surnaturels et n'aient reçu les aéronautes à coups de fourche ou de pic.

H. KLEYNHOFF.

Manifestation Cléricale au Théâtre de Roubaix

Roubaix, 5 octobre. — (*De notre correspondant*). — La troupe de la tournée Zeller donnait hier soir au théâtre de Fontenay : *Le Foyer*, de Mirbeau. Ce fut pour les « camelots du roy » occasion de montrer leur ardeur cléricale. Six de ces estropiés de cervelle furent expulsés de la salle, sous les huées des spectateurs.

Le succès de la pièce fut des plus grands et augmenté encore par cette intervention des paillasses fleurdelysés. — L. F.

EXCÈS DE FUMÉE

Dans la communication faite par la Chambre syndicale des cochers et chauffeurs, et publiée par l'*Humanité*, du lundi 4 octobre, une coquille nous fait dire que les propriétaires des voitures automobiles sont responsables des contraventions pour excès de vitesse.

C'est inexact, ils sont responsables des contraventions pour excès de fumée, et c'est ainsi que nous l'avions écrit.

Nous disions que les patrons sont responsables des contraventions pour excès de fumée, conformément au décret du 10 mars 1899, et de deux arrêts de la cour de cassation rendus sur cette matière.

Et d'ailleurs, les juges du tribunal de simple police ont admis cette manière de voir au moins pendant deux ans ; ils sont revenus sur leur idée première à la suite d'une démonstration faite par les représentants des compagnies.

Il paraîtrait que cette démonstration fut agrémentée de nombreux pots qui contenaient un vin excellent. C'est pour cela qu'elle fut si lumineuse et si convaincante.

Encore des Condamnations

Le 13 septembre dernier, avenue de Villiers, un ouvrier terrassier aperçut un de ses camarades qui, contrairement à la décision de la chambre syndicale, surproduisait ; il le lui reprocha vivement. Une discussion eut lieu et un coup fut donné.

Pour cela, Theyregal, c'est le nom de l'agresseur, s'est vu poursuivre en correctionnelle et malgré ses bons antécédents, s'est vu infliger un mois de prison sans sursis.

La magistrature venge les « renards ».

UN PEU D'EQUITÉ !

Me Ruhl, avocat à la cour, qui est chargé de défendre les ouvriers charpentiers en fer arrêtés ces temps derniers, vient d'écrire au président du conseil pour lui demander de faire bénéficier ces inculpés du régime des détenus politiques.

Il fait remarquer, à bon droit, que les camelots du roy ayant bénéficié de cette faveur, il y aurait injustice à en écarter de simples ouvriers, coupables seulement de défendre leurs salaires.

Nous espérons que cette mesure d'équité sera accordée.

J. U.

RENVERSE PAR UN AUTO

En passant place des Batignolles, le commandant Ducros, du 123e de ligne, à Limoges, a été renversé par un auto-taxi, et blessé assez grièvement.

Il a été transporté, sur sa demande, 5, rue Brochant.

La Réaction Espagnole

LES CONSEILS DE GUERRE

Barcelone, 5 octobre. (*De notre correspondant particulier*). — Dimanche, s'est réuni à Barcelone un conseil de guerre pour juger Vicente Callarizo Diaz. *On ignore la décision du tribunal.*

Lundi, un autre conseil de guerre s'est tenu à la prison de femmes. José Alvarez Señalada et six autres personnes accusées du délit de rébellion, ont été jugées. Enfin, hier, l'ancien employé municipal José Regas et six autres citoyens, ont passé devant un conseil de guerre sous l'inculpation encore du délit de rébellion.

Comme on le voit, les militaires se hâtent d'envoyer des gens au bagne ou au peloton d'exécution.

Un conseil de guerre, assure-t-on, *n'aurait duré que quinze minutes.*

Il est évident qu'il est plus facile de condamner un ouvrier que de gagner des batailles au Riff.

DEUX CENTS RELEGUES

Ont été relégués à Puebla de Hijar cinq ouvriers de Barcelone, lesquels n'ont commis d'autre *crime* que celui de professer des idées avancées.

Le maire de Portbon et son frère furent aussi relégués à Fraga (Aragon), il y a quelques jours.

D'après *El Socialista*, le nombre de relégués atteint de chiffre de *deux cents*.

MISES EN LIBERTE

Vingt-trois personnes arrêtées à la suite des événements de juillet — parmi lesquelles se trouve notre camarade Badia Matamala — ont été remises en liberté hier matin.

LE DEFENSEUR DE FERRER

Francisco Ferrer ayant refusé de nommer un officier qui serait chargé de sa défense, il sera défendu par le capitaine de génie Francisco Galceran Ferrer.

NOUVELLES ARRESTATIONS

Les arrestations continuent toujours. A Barcelone, ont été détenues dernièrement cinq personnes, à Gerone deux, à Susqueda une et à Calonge une.

LE DEBORDEMENT DE LA HAINE PATRONALE

A Sitges, dix ouvriers socialistes ont été incarcérés sous la pression de la bourgeoisie locale, plus spécialement sous celle du fabricant de chaussures Pablo Benaret.

A Villena, les socialistes continuent à être traqués. On emprisonne des camarades aujourd'hui pour les relâcher demain, et dans le seul but de terroriser la classe ouvrière de la ville.

Nous ne parlons plus des perquisitions domiciliaires chez les militant les plus connus dans le mouvement ouvrier.

C'est déjà devenu une affaire de tous les jours à laquelle on n'attache plus d'importance.

La bourgeoisie profite des circonstances actuelles pour sévir de toute sa haine contre les ouvriers les plus dévoués à la cause prolétarienne.

Elle oublie que ces circonstances ne peuvent toujours durer.

Et elle oublie surtout que qui sème le vent récolte la tempête.

LES THÉATRES

Réouverture du Grand Guignol

L'excellente petite scène de M. Max Maurey a rouvert ses portes comme elle les avait fermées, à la fin de la saison dernière : en plein succès.

Du rire, de l'émotion, du rire encore — et quels éclats ! — et puis encore de l'émotion, voire de l'angoisse, le tout savamment dosé et distillé par un qui s'y connaît. —

La *Grande Mort* et le *Délégué de la 3e Section* sont des pièces types du genre qui fit la réputation et la fortune du Grand Guignol : la seconde surtout qui, avec des moyens très simples, est d'une réelle intensité tragique.

Signalons, dans l'autre compartiment, le *Jeu de l'Amour et des Beaux-Arts*, d'un esprit un peu facile, le *Bec de Gaz*, si amusant, et enfin *Depuis six Mois*, ce petit chef-d'œuvre, digne de *Rosalie*, remarquablement interprété. — S. B.

Dans les P.T.T.

LA REPARTITION DES SECOURS

Le Comité de secours informe les camarades révoqués que la répartition des secours, pour le mois de septembre, sera faite, sans distinction de catégories, le jeudi 7 octobre, de 8 heures à midi et de 8 heures à 6 heures, au siège du comité, 1, rue du Font-de Lodi.

Le Comité des secours.

Pour le Départ de la Classe

Faites lire les numéros spéciaux de
« LA JEUNESSE SOCIALISTE »
du
« PIOUPIOU DE L'YONNE »
et de
« LA VOIX DU PEUPLE »

En vente à la Librairie de l'**Humanité**, chaque numéro franco 0 fr. 10, les 25, franco 2 francs ; les 50 franco 3 fr. 75 ; le 100, franco 7 francs.

FEUILLETON DU 6 OCTOBRE 1909
13

ILLUSIONS PERDUES

PAR

Honoré de BALZAC

PREMIERE PARTIE

— SUITE —

Toutes les femmes se rangèrent sérieusement en un cercle derrière lequel les hommes se tinrent debout. Cette assemblée de personnages bizarres, aux costumes hétéroclites, aux visages grimés, devint très imposante pour Lucien, dont le cœur palpita quand il se vit l'objet de tous les regards.

Quelque hardi qu'il fût, il ne soutint pas facilement cette première épreuve, malgré les encouragements de sa maîtresse, qui déploya le faste de ses révérences et ses plus précieuses grâces en recevant les illustres sommités de l'Angoumois. Le malaise auquel il était en proie fut continué par une circonstance facile à prévoir, mais qui devait effaroucher un jeune homme encore peu familiarisé avec la tactique du monde. Lucien, tout yeux et tout oreilles, s'entendait appeler M. de Rubempré par Louise, par M. de Bargeton, par l'évêque, par quelques complaisants de la maîtresse du logis, et M. Chardon par la majorité de ce redouté public. Intimidé par les œillades interrogatives du curieux, il pressentait son nom bourgeois au seul mouvement des lèvres ; il devinait les jugements anticipés que l'on portait sur lui avec cette franchise provinciale, souvent un peu trop près de l'impolitesse.

Ces continuels coups d'épingle inattendus le mirent encore plus mal avec lui-même.

Il attendit avec impatience le moment de commencer sa lecture, afin de prendre une attitude qui fit cesser son supplice intérieur ; mais Jacques racontait sa dernière chasse à Mme de Pimentel ; Adrien s'entretenait du nouvel astre musical, de Rossini, avec Mlle Laure de Rastignac ; Astolphe, qui avait appris par cœur dans un journal la description d'une nouvelle charrue en parlait au baron. Lucien ne savait pas, le pauvre poète, qu'aucune de ces intelligences, excepté celle de Mme de Bargeton, ne pouvait comprendre la poésie. Toutes ces personnes, privées d'émotions, étaient accourues en se trompant elles-mêmes sur la nature du spectacle qui les attendait. Il est des mots qui, semblables aux trompettes, aux cymbales, à la grosse caisse des saltimbanques, attirent toujours le public. Les mots beauté, gloire, poésie ont des sortilèges qui séduisent les esprits les plus grossiers.

Quand tout le monde fut arrivé, quand les causeries eurent cessé, non sans mille avertissements donnés aux interrupteurs par M. de Bargeton, que sa femme envoya comme un suisse d'église qui fait retentir sa canne sur les dalles, Lucien se mit à la table ronde, près de Mme de Bargeton, en éprouvant une violente secousse d'âme. Il annonça d'une voix troublée que, pour ne tromper l'attente de personne, il allait lire les chefs-d'œuvre récemment retrouvés, d'un grand poète inconnu.

Quoique les poésies d'André de Chénier eussent été publiées dès 1819, personne à Angoulême n'avait encore entendu parler d'André de Chénier. Chacun voulut voir dans cette annonce un biais trouvé par Mme de Bargeton pour ménager l'amour-propre du poète et mettre les auditeurs à l'aise. Lucien lut d'abord le *Jeune Malade*, qui fut accueilli par des murmures flatteurs ; puis l'*Aveugle*, poème que ces esprits médiocres trouvèrent long.

Pendant sa lecture, Lucien fut en proie à l'une de ces souffrances infernales qui ne peuvent être parfaitement comprises que par d'éminents artistes, ou par ceux que l'enthousiasme et une haute intelligence mettent à leur niveau.

Pour être traduite par la voix, comme pour être saisie, la poésie exige une sainte attention ! Il doit se faire entre le lecteur et l'auditoire une alliance intime, sans laquelle les électriques communications des sentiments n'ont plus lieu. Cette cohésion des âmes manque-t-elle, le poète se trouve alors comme un ange essayant de chanter un hymne céleste au milieu des ricanements de l'enfer.

Or, dans la sphère où se développent leurs facultés, les hommes d'intelligence possèdent la vue circumspective du colimaçon, le flair du chien et l'oreille de la taupe ; ils voient, ils sentent, ils entendent autour d'eux. Le musicien et le poète se savent aussi promptement admirés ou incompris, qu'une plante se sèche ou se ravive dans une atmosphère amie ou ennemie. Les murmures des hommes qui n'étaient venus là que pour leurs femmes, et qui se parlaient de leurs affaires, retentissaient à l'oreille de Lucien par les lois de cette acoustique particulière ; de même qu'il voyait les hiatus sympathiques de quelques mâchoires violemment entrebâillées, et dont les dents le narguaient. Lorsque, semblable à la colombe du déluge, il cherchait un coin favorable où son regard pût s'arrêter, il rencontrait les yeux impatientés des gens qui pensaient évidemment à profiter de cette réunion pour s'interroger sur quelques intérêts positifs.

A l'exception de Rose de Rastignac, de deux ou trois jeunes gens et de l'évêque, tous les assistants s'ennuyaient. En effet, ceux qui comprennent la poésie cherchent à développer dans leur âme ce que l'auteur a mis en germe dans ses vers ; mais ces auditeurs glacés, loin d'aspirer l'âme du poète, n'écoutaient même pas ses accents. Lucien éprouva donc un si profond découragement, qu'une sueur froide mouilla sa chemise. Un regard de feu lancé par Louise, vers laquelle il se tourna, lui donna le courage d'achever ; mais son cœur de poète saignait de mille blessures.

— Trouvez-vous cela bien amusant, Fifine ? dit à sa voisine la sèche Lili qui s'attendait peut-être à des tours de force.

— Ne me demandez pas mon avis, ma chère, mes yeux se ferment aussitôt que j'entends lire.

— J'espère que Naïs ne nous donnera pas souvent des vers le soir, dit Francis. Quand j'écoute lire après mon dîner, l'attention que je suis forcé d'avoir trouble ma digestion.

— Pauvre chat, dit Zéphirine à voix basse, buvez un verre d'eau sucrée.

— C'est bien déclamé, dit Alexandre ; mais j'aime mieux le whist.

En entendant cette réponse, qui passa pour spirituelle à cause de la signification anglaise du mot, quelques joueuses prétendirent que le lecteur avait besoin de repos.

Sous ce prétexte, un ou deux couples s'esquivèrent dans le boudoir. Lucien, supplié par Louise, par la charmante Laure de Rastignac et par l'évêque, réveilla l'attention, grâce à la verve contre-révolutionnaire des lambes que plusieurs personnes, entraînées par la chaleur du débit, applaudirent sans les comprendre.

Ces sortes de gens sont influençables par la vocifération comme les palais grossiers sont excités par les liqueurs fortes. Pendant un moment où l'on prit des glaces, Zéphirine envoya Francis voir le volume, et dit à sa voisine Amélie que les vers lus par Lucien étaient imprimés.

— Naïs, répondit Amélie avec un visible bonheur, c'est bien simple, monsieur de Rubempré travaille chez un imprimeur. C'est, dit-elle en regardant Lolotte, comme si une jolie femme faisait elle-même ses robes.

— Il a imprimé ses poésies lui-même, se dirent les femmes.

— Pourquoi s'appelle-t-il donc alors monsieur de Rubempré ? demanda Jacques. Quand il travaille de ses mains, un noble doit quitter son nom.

— Il a effectivement quitté le sien, qui était roturier, dit Zizine, mais pour prendre celui de sa mère qui est noble.

— Puisque ses vers (en province on nomme *verse*) sont imprimés, nous pouvons les lire nous-mêmes, dit Astolphe.

Cette stupidité compliqua la question jusqu'à ce que Sixte du Châtelet eût daigné dire à cette ignorante assemblée que l'annonce n'était pas une précaution oratoire, et que ces belles poésies appartenaient à un frère royaliste du révolutionnaire Marie-Joseph Chénier. La société d'Angoulême, à l'exception de l'évêque, de madame de Rastignac et de ses deux filles, que cette grande poésie avait saisis, se crut mystifiée et s'offensa de cette supercherie.

Un sourd murmure s'éleva ; mais Lucien ne l'entendit pas. Isolé de ce monde odieux par l'enivrement que produisait une mélodie intérieure, il s'efforçait de la répéter, et voyait les figures comme à travers un nuage. Il lut la sobre élégie sur le suicide, celle dans le goût ancien où respire une mélancolie sublime : puis celle où est ce vers :

Tes vers sont doux, j'aime à les répéter.

Enfin, il termina par la suave idylle intitulée *Néère*.

Plongée dans une délicieuse rêverie, une main dans ses boucles, qu'elle avait défrisées sans s'en apercevoir, l'autre pendante, les yeux distraits, seule au milieu de son salon, madame de Bargeton se sentait pour la première fois de sa vie transportée dans la sphère qui lui était propre. Jugez combien elle fut désagréablement distraite par Amélie, qui s'était chargée de lui exprimer les vœux publics.

— Naïs, nous étions venues pour entendre les poésies de monsieur Chardon, et vous nous donnez des vers imprimés. Quoique ces morceaux soient fort jolis, par patriotisme ces dames aimeraient mieux le vin du cru.

— Ne trouvez-vous pas que la langue française se prête peu à la poésie ? dit Astolphe au directeur des contributions. Je trouve la prose de Cicéron mille fois plus poétique.

La vraie poésie française est la poésie légère, la chanson, répondit du Châtelet.

— La chanson prouve que notre langue est très-musicale, dit Adrien.

— Je voudrais bien connaître les vers qui ont causé la perte de Naïs, dit Zéphirine ; mais d'après la manière dont elle accueille la demande d'Amélie, elle n'est pas disposée à nous en donner un échantillon.

— Elle se doit à elle-même de les lui faire dire, répondit Francis, car le génie de ce petit bonhomme est sa justification.

(*A suivre.*)

Source gallicalabs.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France